

Le premier tome de cette édition rassemble des poèmes et des essais. Dans son introduction au choix de poèmes, Bruno Pieger estime que Fahrner, conscient de leur caractère intempestif, s'était sans doute délibérément abstenu de la publication de leur plupart, mais que le temps de leur découverte est peut-être venu. Les poèmes attestent l'importance des relations personnelles mais aussi cosmiques, ce dont le regroupement thématique décidé par l'éditeur rend très bien compte. Les essais sont d'un intérêt tout particulier, non seulement pour les études géorgiennes mais aussi pour les matières dont ils traitent. Un discours sur « La poésie dans le destin allemand », tenu en 1935, montre par exemple nettement les distances de l'auteur vis-à-vis du régime national socialiste, tout en tournant autour de ce thème typique du George-Kreis, à savoir le lien entre poésie et pouvoir. L'essai sur « Le mouvement religieux dans le romantisme allemand » peut être lu comme une démarcation significative de la part d'un « Georgéen » à l'égard de la religiosité de Novalis et de son « mythe de Sophie » et permet peut-être indirectement d'en distinguer le mythe de Maximin. Un grand essai sur Hofmannsthal (« Dichterische Visionen und menschliche Urbilder im Werk von Hugo von Hofmannsthal », 1956) nous semble une contribution de premier ordre aux études sur le poète autrichien. Guère moindre est l'importance des articles consacrés à « L'interprétation du cosmos et de l'histoire chez Hölderlin » ou au *Wilhelm Meister* de Goethe, compris comme « la dissolution du dogmatisme ».

Le deuxième tome rassemble les écrits autobiographiques du « dissident culturel » et cosmopolite Fahrner, surtout ses *Mémoires* posthumes et d'autres documents évoquant ses relations avec Gundolf, Wolters, George et les Stauffenberg, son enseignement à l'université de Heidelberg (1934-1936) et à l'Institut allemand d'Athènes (1939-1944), le 20 juillet, son amitié avec Alexander von Stauffenberg après la guerre, ses postes aux universités d'Ankara (1950-1958) et de Karlsruhe. Un échantillon d'extraits de ses cours à l'université technique de Karlsruhe, où Fahrner enseigna jusqu'à la retraite, clôt le volume. À Karlsruhe, Fahrner défend sur le plan théorique et pratique le rôle de l'enseignement littéraire dans un monde de plus en plus dominé par la technologie. Par cette foi profonde dans le pouvoir éducateur de la poésie, il reste un disciple de George. Sa « méthodologie » en découle, consistant, comme pour les Georgéens, dans la maxime « qu'il n'y a pas de méthode » et que tout « objet d'étude » recèle en lui-même sa propre et unique méthode. Une herméneutique qui mettait en avant, comme le souligne Stefano Bianca, la participation à un contenu vivant par sa recreation dans le récepteur. Cette attitude qui, depuis les jours de la controverse entre Erich von Kahler et Max Weber, repose sur le refus de la « neutralité axiologique » et vise au contraire à communiquer des « valeurs » constructives, fait sans doute l'originalité des germanistes issus du George-Kreis et explique en même temps, comme en témoigne la qualité inactuelle des essais de Fahrner, leur résistance aux modes éphémères. Ces deux volumes très informatifs et érudits constituent ainsi les prémices d'une historiographie plus complète et plus riche de la germanistique du XX<sup>e</sup> siècle. — L. LEHNEN

**Joachim FISCHER.** — *Philosophische Anthropologie. Eine Denkrichtung des 20. Jahrhunderts* (Freiburg, K. Alber, 2008, 684 S., 39 €).

De toute évidence, l'ouvrage de Joachim Fischer est destiné à devenir un livre de référence. Cette étude, passionnante de bout en bout et d'une remarquable clarté, introduit le lecteur dans un continent négligé de l'histoire des idées, celui de l'anthropologie philosophique, qui est comprise ici non pas comme une dis-

cipline de la philosophie, qui a ses sources dans l'Antiquité et qui a connu un regain d'intérêt au XX<sup>e</sup> siècle ou à l'époque de l'*Aufklärung*, mais comme un paradigme philosophique spécifique, dont les grands représentants sont Max Scheler, Helmuth Plessner et Arnold Gehlen. Dans un premier temps, Joachim Fischer retrace de façon minutieuse l'histoire réelle, factuelle du paradigme, qui commence en 1919 à Cologne, quand Plessner vient rejoindre Scheler à l'université de Cologne, essentiellement pour suivre les cours du biologiste et philosophe de la vie Hans Driesch. La genèse du paradigme s'étend sur la période 1920-1927, l'année 1927 étant celle de l'affirmation de ce paradigme, mais aussi celle de sa première crise, avec à la fois l'accusation de plagiat – portée par Scheler (qui meurt en 1928) contre Plessner et relayée par des acteurs influents –, et la fin de non-recevoir opposée par Heidegger à l'anthropologie philosophique. L'histoire de l'anthropologie philosophique s'achèvera dans les années 1970 avec la mort de Gehlen (1976) et Plessner (1985). À l'occasion de ce parcours historique, Joachim Fischer montre que c'est pour des raisons en partie circonstancielles que cette anthropologie philosophique ne s'est pas imposée comme un paradigme visible. À côté des inimitiés personnelles entre les acteurs du courant, qui ont certainement joué un rôle déterminant, Joachim Fischer insiste de façon convaincante sur un certain nombre de rendez-vous manqués qui ont émaillé l'histoire du courant (par exemple l'impossibilité pour Plessner après 1945, d'accéder à une chaire de philosophie). Dans une seconde partie, Fischer met ainsi en évidence le cœur philosophique de l'anthropologie philosophique, et définit ce qui relie ces penseurs entre eux, en dépit de leurs différences, c'est-à-dire l'idée qu'on ne peut plus poser d'emblée la différence de l'homme en le définissant de façon substantielle (par exemple comme être de raison), mais qu'il faut partir d'une analyse de sa position dans la vie, en s'appuyant sur les sciences expérimentales. L'homme apparaît alors comme un être naturellement artificiel, qui tout en étant situé dans la nature, a un statut d'excentricité par rapport à elle. Toutefois, l'intérêt de l'ouvrage de Fischer va d'une certaine façon au-delà de la question de l'anthropologie philosophique, dans la mesure où cette dernière se révèle une voie d'entrée fondamentale dans la philosophie et la sociologie allemandes du XX<sup>e</sup> siècle. Elle en constitue même une sorte de foyer caché : en effet, comme le montre très clairement Joachim Fischer, son influence souterraine traverse le champ de la philosophie et de la sociologie, et va même au-delà : elle est perceptible dans le domaine de la psychiatrie ou de la médecine. Fischer met en évidence un réseau labyrinthique de ramifications, qui relie des penseurs aussi éloignés entre eux que Karl Löwith et Habermas, Niklas Luhmann et Hans Jonas. En ce qu'il permet une nouvelle perception du paysage intellectuel des années 1920-1970, le livre de Joachim Fischer est une contribution majeure à l'histoire des idées. En retraçant la généalogie et la postérité – éclatée et multiple – de l'anthropologie philosophique, il apporte un éclairage sur toute une série de courants de la philosophie et de la sociologie qui, sans avoir la notoriété internationale de l'École de Francfort, participent de la richesse des sciences humaines et sociales en Allemagne (on pense par exemple à la sociologie de Bahrdt et Popitz, qui constitue une sorte de troisième voie entre les deux camps qui se sont opposés lors de la « querelle du positivisme » des années 1960). Cette vision synoptique n'est cependant jamais schématique, parce qu'elle est nourrie par une connaissance concrète des itinéraires individuels, mais aussi des réseaux qui structurent la vie intellectuelle, ainsi que des lieux où elle s'épanouit (signalons par exemple les pages fort suggestives sur l'atmosphère régnant à Cologne dans

les années 1920). Joachim Fischer a su trouver un équilibre entre ambition systématique et sensibilité historienne. Si sa volonté de se concentrer sur le cœur philosophique du paradigme le conduit à moins insister sur certains aspects, qui sont cependant présents à l'arrière-plan (les prolongements culturels et politiques du paradigme, ses éventuels précurseurs historiques, comme par exemple Herder, la dette de certains auteurs de l'anthropologie philosophique envers Simmel ou surtout Bergson), le livre constitue une somme impressionnante, et il s'impose désormais comme le point de départ obligé de tout travail sur l'anthropologie philosophique. — O. AGARD

**Claude FOUcart.** — *Visions françaises de l'Allemagne. De Léon Bloy à Pascal Quignard* (Paris, Klincksieck, 2008, 439 p., 45 €).

En trois chapitres l'auteur réunit 24 textes écrits ou publiés entre 1979 et 2000, auxquels il a ajouté en guise d'introduction un développement qui annonce ces textes en les résumant. L'ouvrage étudie les regards croisés des écrivains allemands et français sur le pays voisin, c'est-à-dire sur sa culture et ce que certains appelleraient aujourd'hui son « identité » et que l'on nommait alors son « génie », son « âme », etc. André Gide est au centre de l'ouvrage, dans ses relations (parfois très lointaines) avec les intellectuels allemands, d'Ernst Robert Curtius à Bertolt Brecht. On comprend combien l'œuvre, la pensée et l'action de Gide marquèrent cette époque, cet équilibre impossible entre d'un côté un style exigeant et une culture vaste et mesurée et de l'autre un courage intellectuel rare, l'attaque frontale et parfois choquante des conventions et des tabous et, surtout, une réflexion et une recherche permanentes sur le devenir de nos sociétés et de leurs cultures : s'il est un esprit qui ne s'est jamais exposé au reproche de vouloir immobiliser le temps et qui n'a cessé de faire preuve de curiosité, y compris envers les choses d'Allemagne, ce fut bien Gide. Il faut d'autant plus l'admirer que, mis à part Bernard Groethuyzen, ses interlocuteurs d'Outre-Rhin peinaient à prendre la mesure d'une telle liberté intellectuelle. Quand le contact est rompu, après 1933, et que des personnages du niveau de Kurt Wais, professeur de romanistique à Tübingen, entreprennent de juger Gide (p. 390), le constat s'impose encore davantage. Quant à Gide, il a pensé que l'Allemagne de son temps (nationaliste) n'était pas à la hauteur de Goethe (et de l'« attitude supra-nationale » qu'il symbolise, p. 153). Le lecteur croquera ici un grand nombre de personnages. En dénonçant la « race abjecte et profanatrice » des Allemands (p. 42), le catholique et ultra-conservateur Léon Bloy manifeste une « pensée » qui semble aujourd'hui bien faible. En revanche vingt ans plus tard Bernanos, qui manie avec un talent comparable cette même langue polémique, comprend qu'Hitler est la pire variante d'un danger mortel pour le monde (« le totalitarisme ») et que jusqu'en 1939 l'Europe a été « une fille soumise en face du souteneur qui la rançonne et la roue de coups » (p. 376). Nous nous contenterons ici d'indiquer la richesse des sujets abordés, l'affaire Krantz (récemment évoquée dans le film d'Achim von Borries *Was nützt die Liebe in Gedanken?*), les congrès antifascistes de Moscou (1934) et de Paris (1935), les congrès des écrivains allemands organisés à Berlin-Est en 1947, Jules Romains, René Crevel, Otto Braun, le comte Harry von Kessler, Otto Grautoff, Thomas Mann, Stefan Zweig, Kurt Hiller, Hans Henny Jahnn, Bernard Groethuyzen, Ernst Robert Curtius, Gottfried Benn (qui ne saurait à lui seul représenter l'expressionnisme...) et, dans le chapitre terminal, des écrivains français aujourd'hui quelque peu oubliés, Pierre Benoit, José Cabanis et Maurice Ravel (ou d'autres obscurs « actuels » Pascal Quignard, Loel Schmidt

nière de nombreuses citations et qu'il n'ait pas davantage tenté de prendre un certain recul méthodologique pour aboutir à une synthèse éclairante sur ces visions croisées, à partir par exemple d'une analyse de la position des auteurs concernés dans la société de leur temps ou, si l'on veut, dans un « champ » délimité (littéraire, politique, etc.). Il faut en revanche regretter l'absence d'un index des noms cités et surtout de très nombreuses coquilles, parfois gênantes (dates inexactes, noms mal orthographiés, citations et titres fautifs, traductions inexactes, etc.). Un exemple parmi des dizaines d'autres : le titre du chapitre sur Thomas Mann devrait être « Alles ist in (non « im ») Fluss gekommen » (p. 101 et *passim*). C'est d'autant plus regrettable que l'ouvrage inspire plus d'une réflexion intéressante. C'est pourquoi nous préférons terminer sur une citation qui en dit long : « eisler las dieser tage GIDES "paludes" und MANNNS "tonio kröger" und spricht darüber, wie schlecht das letztere abschneidet » (Brecht, *Arbeitsbuch*, 19.10.1944, cité en français p. 291). — F. GENTON

**Petra S. FIERO.** — *Zwischen Enthüllen und Verstecken. Eine Analyse von Barbara Honigmanns Prosawerk* (Tübingen, Max Niemeyer Verlag [Conditio Judaica 69], 2008, 219 S.).

Comme l'indique le sous-titre de son ouvrage, Petra S. Fiero propose une lecture analytique de l'œuvre en prose de Barbara Honigmann. Prenant appui sur une citation de l'écrivaine, qui décrit sa propre démarche littéraire comme un mélange paradoxal de « dévoilement et de dissimulation » (« Enthüllen und Verstecken »), Petra S. Fiero analyse les récits et romans de Barbara Honigmann dans l'ordre chronologique de leur publication ; et ce, depuis la parution de son premier recueil, *Roman von einem Kind* (qui valut à l'auteur, dès 1986, la réputation d'être une nouvelle voix de la littérature juive allemande) jusqu'à *Ein Kapitel aus meinem Leben* (ouvrage paru en 2004, dans lequel Barbara Honigmann cherche à dévoiler, au moins partiellement, l'identité d'une mère dissimulatrice). Contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, Petra S. Fiero ne se contente pas de juxtaposer ainsi plusieurs analyses ponctuelles, mais montre que chacun des livres de Barbara Honigmann correspond à une étape précise dans la genèse d'une œuvre cohérente. Par cette démarche exhaustive (et qui se clôt par un chapitre synthétique), Petra S. Fiero nous convainc qu'au-delà de sa diversité apparente, l'œuvre en prose de Barbara Honigmann correspond idéalement au concept de « toute petite littérature de la familiarisation » (« ganz kleine Literatur des Anvertrauens »), inspiré de Kafka, de Deleuze et de Guattari : il s'agit, en d'autres termes, du regard posé « à la marge » par la deuxième génération d'écrivains juifs allemands, nés après la Shoah, sur le passé de ses ancêtres et sur sa propre identité — démarche réflexive que Mariane Hirsch qualifie de *postmemory*. Reprenant la formule d'Amir Eshel, qui parle d'une « grammaire de la perte », Petra S. Fiero met finement en perspective les différentes facettes de l'œuvre de Barbara Honigmann, véritable poétologie du souvenir, qui repose sur un collage mi-nostalgique, mi-ironique des fragments d'une écriture « autofictionnelle ». Elle souligne ainsi l'originalité d'une prose « généalogique », picturale, grave et légère à la fois ; et qui, malgré l'exil volontaire (ou plutôt grâce à lui), s'affirme comme un *medium* précieux entre l'Allemagne délaissée, les petits rituels d'un « nouveau » quotidien et les réminiscences de la Thora. — G. BUSCOT

# Études Germaniques

*Chemins de la poésie allemande  
de F. Hölderlin à V. Braun*



Hommage à Rémy Colombat

**DIDIER ÉRUDITION**

*Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique*